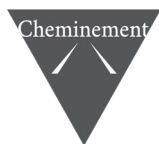


Cheminement





Cheminement, une collection de la SEP
(Société des Éditions du Poitou) créée par
Karl Forterre.



Karl Forterre

Darshan

La SEP, 2022, 86000

Tous droits réservés pour tous pays.

Karl Forterre

Darshan



Sommaire

Un ciel mouvant.....	13
Un pain perdu s'il vous plaît.....	19
Entre deux mondes	25
Amélie et Julie	33
Douceurs et confettis.....	37
Des attentes de part et d'autre.....	45
Au-delà de la porte.....	53

À Maëlle, mon amour qui est bien plus que ma muse, qui m'inspire dans l'écriture ainsi qu'au quotidien. Tu m'as fait redéfinir ce sentiment qui nous lie et lui as donné ses lettres de noblesse.

Dans cette novella, je chante les louanges des sentiments légers, innocents qui trouvent une l'intensité inégalée.

Bonne lecture.

Les murs séparent sans que la contestation ne
se manifeste.

Les portes s'ouvrent sous les mains des plus
modestes.

La poussière est à la fois la trace du passé
autant que celle d'un funeste destin.

Elle s'élance, composée des plus hautes
montagnes, des cœurs valeureux, d'êtres et de
matières indistincts.

Tous nos états passent et l'on ressasse ce que
l'on pourrait faire ici dans la crainte de là-bas.

La noirceur figée finit toujours par embrasser
son éblouissante frontière qui se mue sous la
course des astres.

UN CIEL MOUVANT

Les pieds au-dessus du vide, étendu le long de la corniche d'un toit parisien, Darshan étend ses bras perdus sur les tuiles à la recherche de prises pour ne pas avoir à régulièrement se redresser et trouver confort dans sa contemplation de la voûte céleste.

Des étincelles passent et se chassent sur une toile d'un bleu royal. Il est d'un régal sans pareil d'admirer ce que nous offre l'éternel. L'infini s'y déploie, s'exempte de toute loi.

Papa, où es-tu ? J'espère que tu me regardes sans que tu me juges trop sévèrement. Comme toi je vis en affranchi, mais je me sens seul lorsque je fuis. Encore une fois je te résume là le récit de ma vie. Papa je serai bientôt là, j'arrive à grands pas.

Darshan se lève, s'époussette, cesse de tergiverser. Il enjambe cinq par cinq les tuiles du seizième d'une fougue¹³ vigoureuse. Ses lunettes

fumées sur le nez, son gilet de toile sans manches en prise avec le vent, Darshan danse sur les tuiles jusqu'au pigeonnier.

Dans la nuit nacrée, il ne laisse pas de trace, il passe. Face à l'assemblage de grilles et de bois, il ôte ses lunettes. Les tenant par la branche, elles vibrent entre ses doigts, leurs couleurs s'altèrent. D'un geste vif, digne d'un prestidigitateur, elles se transforment, passant de lunettes à une clé au format pincé. Elle est adaptée à la porte par sa finesse ; assortie aux grillages par ses rayures et sa rouille. Elle est affrétée pour l'amener où son cœur l'emportera. À peine insérée, le jour de la porte laisse transparaître la présence de l'astre solaire pourtant absent du présent ciel.

Après un tour de poignet, la porte se déconsolide de la charpente. Il ne reste qu'à la pousser pour rejoindre dans le Kerala, la ville d'Aluva. Notre héros affleure de la poussière en passant le seuil d'un local à kayaks. Face à lui s'écoule d'une veine de l'océan, un fleuve charmant l'atmosphère au climat si chaud et humide.

Darshan se saisit du coutelas laissé sur le couvercle d'un tonneau. En son sein l'eau boue, mue par une vie frétilante. Le poisson y est abondant. Il s'y s'énervé de sa captivité.

Darshan emprunte une amande de mousse à raser d'une bombe de piètre qualité. Il s'applique la mousse et dessine sa moustache puis taille son bouc avec soin.

Un vieil homme au short et au marcel de lin le rejoint. L'individu dépose à côté de lui un filet dans lequel se sont perdus quelques maquereaux. Il tire jusqu'à lui un tabouret rafistolé avant de se mettre à l'ouvrage en sortant de ses filets sa prise pour qu'elle rejoigne le tonneau.

Sans détourner la tête de son ouvrage, l'homme entame la conversation :

Comment se porte notre esprit local ?

— Je ne suis toujours pas un esprit, vieux fou, rétorque Darshan.

— Tu es ce qui s'y apparente le plus de ce que j'ai pu voir. Si j'étais fou, je me risquerais presque à parler d'un dieu même.

— Il n'est rien de tout ça. Je ne suis que Darshan, un homme qui va partager un tartare de saumon aux herbes fraîches. Sache mon ami que plus ta nourriture est crue, plus elle est distinguée, précise-t-il en agrémentant sa réplique d'un clin d'œil accompagné d'un sourire satisfait.

— Il s'agit de la même délicieuse enfant que la dernière fois ?

— Oui et je compte bien percer le secret de son doux minois. Ce n'est point lié à sa chevelure châtain ni ses manières de princesse qui ne trouvent pas d'échos dans mes faux airs de courtisan ibérique.

— Tu parles, tu parles et tu en dis si peu. Parle-moi encore de Paris plutôt ; ce palais immense.

— Paris est à l'amour ce que le bleu est au ciel. Il n'y a qu'une obsession dans l'air, qu'un air que tous chantonnent, qu'une source d'oxygène avec laquelle ils s'époumonent, c'est l'amour. Les éclairages de nuit t'ensorcellent, ils mettent en lumière les plus beaux atours, les plus belles demoiselles. Le pavé y est gris, avec ses écailles de pierre, il réverbère la beauté et l'éclat des navires parcourant la Seine, énumère Darshan, le regard perdu dans les remous du Periyar.

— Je t'invite à t'attarder davantage sur ma personne que le fleuve. Même s'il est certainement un plus vieil ami que moi, je te quitterai avant lui, déclame le pêcheur en vidant un poisson. As-tu déjà pensé à vieillir ? ajoute-t-il.

— Quelle idée, à quoi cela m'avancerait-il ? Et encore faut-il que je sache comment faire. Avant que la sotte question que j'ai à l'esprit ne rejoigne le tien, je te réponds que non, je

ne compte pas non plus mourir de sitôt. Je ne souhaite que m'éprendre du véritable amour et plus encore rejoindre mon aïeul.

— Puisse l'une ou l'autre de tes entreprises ne pas t'arracher à moi trop tôt.

—Tu ne connais pas mes talents de séducteur, conclut Darshan en enfilant sa chemise.

Après quelques ajustements et regards attentifs sur sa montre, Darshan s'incline auprès de son ami avant de tourner ses talons vers la cabane à kayaks. Il se défait de ses lunettes puis disparaît loin de la vue de Jivan qui range patiemment son filet.

UN PAIN PERDU S'IL VOUS PLÂT.

Attablé, les yeux dans les yeux, Darshan ne prête guère attention à son assiette, de l'attention il n'en n'a que pour elle. Il caresse la main de sa belle avec délicatesse. De ses doigts il en lit les traits. Il cultive le désir de partager un baiser à l'issue de ce repas.

Il se rappelle leur rencontre comme si elle se conjugait au présent. Au premier regard qu'ils ont échangé, il savait qu'il était déjà épris d'elle. La chamade battait en lui sans qu'il n'ait rien à y ajouter. Partait-il à ce moment-là visiter un musée, ou une exposition, il ne le savait plus. La course vers sa destination se vit irrémédiablement détournée, il restait là, bras ballants, perdu, hébété par cet électrochoc si doux.

Elle, elle ne l'avait pas encore vu, concentrée qu'elle était à guetter dans la vitrine une veste ou un accessoire de saison. Elle

appréciait l'agréable tiraillement du choix entre des guêtres et une robe volantée rendant à merveille sur le mannequin aux courbes élancées. Son cœur balançait tandis que celui de Darshan devenait fébrile.

Au diable les autres, il n'y a qu'elle. Toute la grâce du monde a été rendue à sa conception, ses dents d'ivoire et ses yeux d'Ocre invitent à la rêverie, à oublier le froid de la brise annonçant l'automne. Son nez fin porte le grain d'une beauté face à laquelle on ne peut feindre l'indifférence, pas plus qu'en observant ces lèvres pulpeuses d'où perlent les inavouables rêves du plus humble des hommes, Darshan l'amoureux à la bouche en fleur ! Son nom suffit à m'emporter, il rime avec « délit », il souffle en moi l'émoi, met ma gorge en tension tout en me laissant sans voix. Je ne dors pas quand je pense à toi...

Tes projets se passent bien Darshan ? demande Julie entre deux coups de fourchette dans son saumon à la chair rosée.

— Quoi ?! répond-il presque réveillé en sursaut.

— Tes projets, tes clients. Je te parle de mes patients et toi tu es si réservé.

— Oui c'est vrai, tu m'en vois désolé. Oui j'ai des clients, je travaille beaucoup, je n'arrête

pas ! assure-t-il en étalant exagérément une fausse confiance en ses propos.

— Tu ne travailles pas en ce moment, c'est ça ? Tu peux le dire, tu sais.

— Non, je travaille, c'est juste que je ne veux pas y penser quand je suis avec toi. Si tu veux je te montrerai mes plus belles œuvres la prochaine fois. Peut-être qu'elles seront accompagnées d'une surprise, va savoir.

— Tu es étrange par moments j'ai l'impression. Tu n'as pas de téléphone, on ne peut pas s'appeler ni s'envoyer de photos, et puis tu ne m'as encore jamais invitée chez toi. Côté excentricité artistique, tu tapes fort.

— Il n'y a pas de meilleure façon de cultiver ton intérêt et mon impatience à te revoir, toi, l'aurore de mes jours. Qu'y a-t-il de plus romantique que de se promettre demain ? De toute façon même avec le mauvais sort contre nous, ma personne gravite autour de la tienne, il serait plus compliqué que tu ne le penses de se perdre de vue.

— Plus compliqué que de finir son assiette visiblement.

Darshan se penche sur son assiette. C'est son tartare à peine picoré qu'il y retrouve avant de reprendre :

— Un tartare ne refroidit pas, il est inutile de se presser. Je m'en voudrais par contre de me rendre coupable de te retenir en ma compagnie plus longtemps que tu ne l'aurais voulu.

Après quelques bouchées assorties d'un geste de la main plus tard, un serveur vient débarrasser la table et prendre la commande du dessert. Ce sera un pain perdu, enfin une brioche perdue qui aura gardé le nom de son rustique ancêtre. Il sera servi dans une porcelaine qui aura tronqué son blanc cassé pour un motif fleuri sur un fond jaune tournesol. C'est beau, élégant même, même si ça manque peut-être de matière au niveau du plat en lui-même.

— C'est bon, mais tu ne crains pas d'avoir faim après ?

— Non, un bon repas c'est un repas où l'on a encore faim en quittant la table, souligne-t-elle avec flegme.

Si j'avais su, je n'aurais pas laissé filer aussi facilement mon saumon.

Le repas se conclut par une promenade digestive passant par le parc Montsouris et sa végétation luxuriante. Leurs pas sous l'ombre des arbres les conduisent sur un pont qui semble être sorti de terre en l'état. Ses branchages se nouent, ils forment la barrière

à laquelle s'accourent les amoureux, le nez au vent, ils regardent le Merle noir qui fait son nid. Darshan et Julie eux passent à côté, les laissent à leurs flâneries. Leurs échanges de regards complices, mais encore peu implicites les occupent pour l'heure. Ils s'approchent de chez Julie ; une petite maison beige couverte de lierre aux charmantes petites fenêtres.

Sur le seuil de la demeure, leurs joues se frôlent, elles se voient adouées d'un baiser. Les mots et les regards valsent. Il en a été décidé ainsi, dimanche prochain répondait aux convenances de Julie. Darshan lui présenterait ses peintures ainsi que son appartement. Cette rencontre s'annonce sous les meilleurs auspices.

Après d'enivrants sourires, Darshan et Julie s'éloignent l'un de l'autre. L'épaisse porte de sa belle se ferme sur son joli minois et Darshan, lui, vole. Sur son nuage il saute de rêves en projets pour leur avenir. Il flirte avec Julie qu'il visualise dans cet endroit qui deviendra le théâtre du début de leur relation à coup sûr. Mais un nuage vient porter ombrage à cette vision idyllique. Ce théâtre n'est pas, Darshan vit en vagabond et ne sait pas encore où il va recevoir Julie.

ENTRE DEUX MONDES

Darshan le rêveur, le beau parleur, le maître des portes, des clés et de tout ce qu'elles cachent mène sa barque au gré des courants de la providence. Ce Bohème est né de l'alignement de forces anciennes, d'un méli-mélo d'idées qu'a formulées l'homme.

Vous les connaissez, l'envie, la curiosité, celles de connaître ce que cachent les murs, d'abattre ces murs. La peur des prédateurs, du froid et d'autrui a créé les remparts du quotidien et le besoin de lien entre les espaces : les portes et leur infinité de déclinaisons ont nourri un concept. Sans même le savoir, ces pensées ont créé un embryon métaphorique qui répondra rapidement au nom de Darshan. Sa conscience prend racine au moment où l'on a cessé de voir simplement un trou dans un mur de terre et de paille, mais une entrée, quelque chose nous éloignant de notre point de départ, une séparation qui paradoxalement connecte.

Cet être immortel vécut bien longtemps dérouté, en quête de sens, à la recherche de la raison de sa présence. En mendiant le long des voies, il attendit qu'on lui tende la main. En homme accompli il travailla avec une volonté sincère. Il assura les responsabilités qu'incombe le statut de mortel, mais ceci était vain. Un immortel cherchant à se comporter en mortel ne fait que brasser inutilement de la poussière en suscitant malgré lui, crainte, colère et méfiance à la vue de ses compétences extraordinaires.

Ses traits ne diffèrent pas sous le souffle des années. Son cœur ne rassit point après avoir été esseulé. Sa langue parle l'amour et avec lui le parler de toute l'humanité. Sa capacité à tordre la réalité subjugué ; ses lunettes aux visages déformés adoptent l'allure de la précédente clé. Dans le même temps qu'elles se plient, elles en font autant de l'espace, faisant plus que de vulgaires bottes de sept lieux. Elles portent sa vue plus loin que si elles s'étaient gardées de rester sur son nez.

Le plus prodigieux des pouvoirs qu'il puisse avoir reste sa volonté de croire. Croire aux lendemains qui chantent, voilà qui l'enchanté et touche en plein cœur ses multiples admirateurs.

Son récit est transmis comme toute légende par la voix d'anciens à barbe et d'ermites à l'allure fascinante.

Il ne me manque qu'une chose pour que je me libère de ma course. Pour que j'adhère à ce qui fait mon quotidien, j'ai besoin de savoir, de voir celui qui a fait mon sort.

Volais-je ce que la nature n'a pas cru bon de m'offrir ? Quand je dors dans un lit qui n'est pas le mien ou que je mange la soupe d'un hôte que je ne connais point, où es-tu ? Mes frères les hommes me rejettent, je vis donc entre les parvis. C'est ici que j'écris ma vie.

Darshan explore les bibliothèques, les musées, les marchés en soufflant l'indifférence qui s'est déposée à la surface des ouvrages, en grattant, creusant des connaissances reléguées avec lui au mythe. Ce travail de titan s'approche de celui de la fourmi tant l'assiduité de Darshan est constante et éparpillée entre des lieux divers.

Les avancées sont rares, mais aujourd'hui s'annonce être un jour exceptionnel, sur un banc de la bibliothèque nationale de Chine à Pékin. Les étagères remplies de livres occupent plusieurs étages. Leur nombre suscite vertige et excitation pour les visiteurs. Les traits

rectilignes articulant les lieux forgent son organisation et sa lisibilité. Depuis un coin de table Darshan poursuit ses recherches méticuleusement comme à son habitude. Les esprits qui explorent les rayonnages s'échauffent. La richesse de l'intellect leurs est offerte, ils se gargarisent de tant d'ouvertures sur le monde, de fictions qu'on ne pourra jamais toucher, de sciences qui permettront d'écrire l'avenir. Darshan pour sa part parcourt un recueil de poèmes sanskrit. Parmi les odes à l'humilité, à la générosité et à la sobriété, Darshan trouve quelques lignes qui semblent répondre à ses interrogations :

L'amour est le lit de la famille.

La clé de sa chambre est la sincérité et sa porte la réciprocité.

Il n'y a pas de doute possible. Si, il y en a suffisamment pour que Darshan souhaite raffiner ses conclusions par un *mudrā*. Il quitte sa table avec son ouvrage sous le bras et disparaît avec nonchalance entre deux battements de porte des toilettes du personnel.

Il sort de sa petite boîte, accueilli par le clapotis du Periyar. Darshan s'assied le long du fleuve, puis positionne sa main droite pour qu'elle soutienne sa main gauche et que

ses pouces soient en contact pour réaliser le *Dhyana mudrā*.

Un *mudrā* est un sceau permettant de canaliser l'énergie afin qu'elle s'exprime au travers du filtre de cette langue mystique.

Jivan a remarqué le retour de son ami. Il s'installe pour l'observer ; conscient qu'il est de l'état de concentration que Darshan cherche à atteindre, il veille à sa discrétion jusque dans le froissement de l'herbe qu'il provoque.

Les poignets de Darshan se relâchent. Son inspiration l'emplit de braises. L'expiration extirpe tout trouble interne. La force de son âme l'entoure d'un halo d'absence, elle l'isole de contraintes matérielles. La vie palpite en Darshan. Il bascule en arrière et se voit flotter comme s'il était en lévitation. Du noir vient la couleur. Des couleurs, ils en approchent, elles viennent à sa rencontre, elles tracent les traits d'une lanterne de bois aux motifs circulaires.

Elle s'allume. Son rayonnement dessine les ornements d'une finesse hors de portée d'homme. Ils s'inscrivent dans un bois hors du temps encadré d'une pierre fondue dans le tissu même de l'existence.

Darshan ne connaît pas cette porte qui lui fait face. Il sait instantanément où elle mène. Son bras porte sa main au plus près

qu'il peut de cette ouverture, vers le seul espace qui lui est inconnu.

Tu es là ! Je t'ai enfin trouvé ! Je ne veux pas m'éloigner de toi avant de t'avoir rencontré.

Ces pensées n'atteindront pas le stade de murmure dans cet environnement dépourvu d'air ou seul l'esprit a corps.

La lueur de la lanterne faiblit, s'éteint et emporte avec elle la porte en se drapant de l'inconnu. Darshan se voit happé, reconduit à lui par une force irrépessible.

En ouvrant ses yeux, Darshan retrouve Jivan en train de découper quelques légumes. Il ne retient pas un instant des cris portés par les gerbes d'enthousiasme qui le traversent :

Je sais ! Mon ami j'ai trouvé le chemin !

— Le chemin vers ton père ?

— Il était là ! La solution était dans un poème, un poème... répète-t-il fiévreusement.

— Qu'est-ce qui te fait dire que ce n'est pas encore une fausse piste ? Je me souviens encore de je ne sais combien de reliques qui étaient censées te permettre de le rencontrer.

— Cette fois-ci la situation est tout autre. Je l'ai senti. J'ai vu une porte que je ne connaissais point, te rends-tu compte de ce que ça implique ?

— Que ça peut très bien être ce que tu penses ou une métaphore qui ressemblait à une porte.

— Il n'y pas de doute possible, le message est clair, annonce notre héros avec candeur. Cette porte s'ouvrira à moi quand j'aurai trouvé le véritable amour. Une fois cela fait, je pourrai demander à mon père la paix, celle de quitter un monde qui n'est pas fait pour moi, pour ne plus être cet éternel étranger des hommes comme de la nature.

— C'est tout ce que je te souhaite Darshan, ponctue timidement le modeste pêcheur.

— Merci ! Mais ne t'en fais pas, je rendrai grâce à ta grandeur d'âme avant de me soustraire à cette existence. Après près de vingt, non de trente ans à mon contact, songes-tu à accepter un présent que je pourrai t'offrir.

— Je n'y consens toujours point. Accepte le cadeau d'un dieu et tu en deviens tributaire, refuse-le et tu seras un saint.

— Tu es drôle Jivan. Sois sûr de ne pas connaître le regret, car je prépare mon départ. Je dois faire place, dans quatre jours je reçois l'élue de mon cœur. Tout doit être parfait ! conclut Darshan au travers d'extravagants gestes.

Ainsi l'extraordinaire arpenteur de l'humanité sema aux quatre vents les graines de sa libération sans attendre.

AMÉLIE ET JULIE

Amélie c'est ma meilleure amie, elle travaille en médecine interne avec moi. On est de la même promotion, on partage le goût du shopping et nos histoires d'amour. Nos journées se ressemblent pas mal également. Elles se résument généralement au métro qui me permet de m'approcher aussi rapidement de mon lieu de mon travail que mes pieds l'auraient fait, mais sans les fatiguer c'est pourquoi je choisis cette option. Ensuite je travaille dans cet hôpital bicentenaire où on pose toujours les mêmes questions, « Décrivez-nous à nouveau vos symptômes ainsi que les événements qui vous ont menés ici. », « Êtes-vous sûr de vos affirmations ? », « Pouvez-vous évaluer votre douleur sur une échelle allant de zéro à dix, dix étant la douleur la plus intense que vous ayez ressentie et zéro l'absence totale de douleur ? ». Ces phrases sont longues. C'est en les répétant des milliers de fois par an qu'on finit

par se laisser porter par le rythme, la poésie, la prosodie de ces vers incompris. Généralement les gens sont ici, car on ne sait pas ce qu'ils ont et il faut aider des médecins à l'humour graveleux à orienter le patient vers un service adapté.

En sortant du travail c'est la même chose. Les pieds sur la tôle qui vibre, la tête dans les odeurs d'urine et pendant ce temps mes mains pianotent des messages pour Amélie que je n'ai pas croisée, qui comme moi n'a fait que courir, à la différence qu'elle l'a fait dans le secteur voisin. On s'est vues trente minutes, on a mangé en vingt minutes en enchainant trois cafés brûlants en dix. Je fais mes courses à la supérette, ne dors pas suffisamment quand j'ai les horaires du matin et ronfle tout l'après-midi quand je suis de nuit.

Amélie m'a parlé d'une petite friperie qui venait d'ouvrir à quelques rues. Après mon service et avant de faire les courses, je me décide à faire le chemin pour le plaisir des yeux à défaut d'être sûre de pouvoir m'offrir quelque chose.

Le temps est doux, c'est donc en chemisier avec mes chaussures à plateforme que je sors. Les étudiants vivent leur vie sur le campus, ils signalent leur position par leur fumée. Ils parlent sûrement de tout et de rien. Je ne

sais pas exactement ce qui me retient ici. Ma famille n'a jamais été très câlins et appels le dimanche, chacun suit sa route et n'échange que les strictes mondanités en faisant mine de s'intéresser aux autres au téléphone pour souhaiter les anniversaires une fois l'an. Je pourrais très bien partir si je savais où aller, là où l'on tiendrait à moi. Ces pensées me traversent de plus en plus régulièrement. Je dois être lasse des vapeurs automobiles et des mendiants unijambistes. Parfois ils sont pianistes, guitaristes ou jongleurs, mais l'emballage ne change guère la douleur de l'accord tacite consistant à les effacer du champ de nos interactions en défilant devant sans dire un mot.

Je veux prendre l'air. Partir dans la campagne, dans un village à taille humaine. Être reconnue sans composer la masse doit être si agréable. J'y rencontrerai peut-être l'homme dont je rêve.

Trouver un prince avec qui convoler faisait partie des souhaits de la petite fille que je ne suis plus. J'ai été trop de fois déçue, c'est peut-être pour ça que j'ai été si charmée à la vue de cet énergumène. Il n'a pas fait semblant ou cela devait être si maladroitement qu'il en est devenu vrai. Il m'a abordée devant cette vitrine de la rue Rousseau. Ses compliments à

base d'astres et de fleurs m'ont intriguée, comment ne pas sourire ? Son regard et ses mots m'étaient adressés, je le sentais. Je suis peut-être naïve, mais je ne pense pas qu'il s'agissait d'un numéro. Un numéro, je me suis surprise à lui demander le sien, ce que je n'ai jamais fait. Après avoir parlé dans un premier temps devant la vitrine puis le long des trottoirs voisins, j'appris qu'il n'en avait pas et me donna rendez-vous pour le lendemain.

Nos rencontres ont animé mon quotidien, ont complété mes horizons, ce qui n'échappa pas à Amélie.

Je lui décris mon drôle de soupirant. Elle s'emporta avec moi en enthousiasme et théories. Il devait être fou ou excentrique, dans les deux cas il n'avait d'yeux que pour moi, ce qui je l'avoue enjolivait mes pensées.

Cela fait maintenant quatre mois que nous nous fréquentons et dans quatre jours je serai chez lui. Je dois me préparer pour ce jour.

DOUCEURS ET CONFETTIS

Il y a encore soixante-douze heures qui me séparent de son regard. Me fais-je des idées ? Devrais-je me calmer, arroser de tempérance mon excès d'espérance ?

Le fond de l'air porte jusqu'à mon nez l'odeur de mon dîner préparé en solitaire. Ma taie d'oreiller a imprimé la marque de ma nuque sans être bousculée depuis longtemps. Je me remémore son sourire et dehors, à la fenêtre, je sens sa présence. Dans ma peau, en mon for intérieur, je rappelle à moi nos moments complices.

Darshan cavale sur le marché d'Aluva avec Jivan sur ses talons. Chacun vaque à ses occupations sans prêter attention au phénomène qui se tient à côté d'eux. Le guilleret soupirant présente de splendides fossettes aux marchands en leur détaillant sa commande. Darshan fait l'acquisition des thés les plus délicats, de curcuma, d'encens, de jarres et de tapisseries aux couleurs chatoyantes. Le soleil d'orient les baigne

d'une chaleur qui agrémente leurs rencontres, mais quelques pas en arrière, Jivan s'essouffle.

Lève le pied, je te prie. J'entends que tu sois saisi d'une fougue irréprensible, mais je n'ai pas tes jambes ni tes genoux, lance Jivan en s'appuyant sur l'étal de fruits à sa portée.

— Je ne puis calmer mes ardeurs, nous sommes à l'aube d'un monde nouveau qui se verrait doté d'une boussole. Julie est mon nord, mon étoile du matin et moi, pauvre fou perdu sur l'océan, je lui tends de fades possessions matérielles sur l'autel du grand, du beau, de l'authentique affection.

— Oui... Oui... Tu... Elle... s'essouffle Jivan.

— Elle, dis-tu ? « Elle » est un pronom trop commun pour celle qui anime mes nuits. Celle qui emporte la vacuité du monde et la remet à sa place dans la boîte de Pandore par sa simple présence ne pourrait se contenter d'être désignée de la sorte. Je vois néanmoins la divine créature autour de laquelle tu veux discuter.

— Je te laisse discuter, tergiverser et palabrer à loisir, pour ma part j'aurais aimé simplement savoir où tu comptais accueillir ta dulcinée ? Le toit du monde est celui de ta maison comme le content les chansons tout comme une palanquée de légendes, mais je doute que tu souhaites la recevoir à la belle étoile.

— Pour ne rien te cacher, tout est finement programmé, je n'ai point laissé le soin à mon père de jouer aux dés, répond malicieusement Darshan.

— Ceci change des précédentes conquêtes pour lesquelles tes égards se limitaient à leur présenter ta personne.

— Tu ne suis rien, ce n'est pas une conquête dont il est question, tu parles de ma belle. Permets-moi de te conter ce qui l'attend. Elle va passer la porte marbrée d'une splendide demeure du quartier Foch dont la façade a la couleur du lait pour pénétrer dans une maison de maître du Triangle d'or à proximité de l'Élysée et de la Seine.

— Je ne te demande pas où tu as trouvé cette merveille, souffle Jivan d'un ton péremptoire.

— Tu devrais pourtant, il s'agit de la demeure d'un artiste peintre en vue qui ne passe que rarement à son pied-à-terre parisien. Il a bon goût en ce qui concerne la décoration, ses bibelots mêlés à ses chiffons rendent du plus bel effet.

Jivan lève les yeux au ciel comme s'il y cherchait un secours, puis ils poursuivent ensemble les emplettes nécessaires à l'événement. Darshan surexcité s'enthousiasme

pour un paquet de confettis qui rejoint promptement ses fournitures.

Allongée sur son lit, Julie navigue sur son téléphone, elle se perd dans ses photos qui mêlent la légèreté et la maladresse d'un duo d'hurluberlus qui se bousculent naïvement. Darshan grimaçant, surpris par des bonbons piquants est plaisant à regarder. Il découvre la chimie de ces petites sphères bariolées et sucrées, il côtoie sur le cliché voisin Darshan qui patine avec grâce et fend la glace avec vélocité. Darshan et Julie qui partagent un croque-monsieur ont fière allure, l'une dans sa tenue d'hiver tandis que Darshan arbore son gilet jaune qu'il ne quitte pas. L'angle du téléphone les rapetisse. Il met en valeur le regard couleur terre qui perce les lunettes du révolu don Juan. Des lunettes avec lesquelles il se montre bien coquet, elles changent assez régulièrement, remarque Julie en parcourant les photos. Sur l'une d'entre elles, Darshan est représenté face à un chevalet le long de la Seine, il peint en pleine rue pourvu de ses petits tubes qu'il a apportés pour l'occasion. Plus loin dans la galerie du téléphone, une vidéo montre Darshan chanter à contre-jour de la lune une ballade romantique en italien.

Julie rougit, elle revoit tous les regards qui étaient portés sur eux. Elle tient péniblement son téléphone pour filmer la scène. Malgré l'heure, les passants se rassemblent, se fondre dans la foule est son souhait, mais il marche, il s'avance vers elle en déclamant ses vers sans qu'aucun regard ne l'atteigne dans sa démonstration vocale.

Il est incroyable. Pourquoi tu ne trouves pas de garçons normaux hein ? Juste un peu plus communs ce serait parfait, pouvoir sortir simplement ce n'est pas trop demander ?

L'air électrique d'une mélodie trotte dans la tête de Julie. Une rythmique légère, un chant interprétable par des onomatopées battues par un pied leste. Difficile de distinguer les moments qu'elle a préférés, lesquels chérir, cultiver en son sein à l'abri de l'érosion du temps.

La fille que tu étais n'a-t-elle pas toujours voulu un amour exceptionnel au risque d'être déçue ? Oui c'est vrai, j'ai toujours rêvé de lui. Le voir et me tenir à son bras me dépasse, mais je dois être honnête avec moi-même. Je l'aime et je vais lui dire.

La foudre est une caresse qui soulage Julie de sa détresse, de l'incertitude cruelle. Le bourdonnement qu'elle avait dans un coin de

la tête s'est mué en clairon clair et limpide. Une flopée de caresses flattent son palpitant qui n'aspire qu'à quitter l'arythmie d'une vie suffisante. Il choisit la synchronie d'une dépendance à deux. Devenir la locomotive de l'autre pour ensemble tirer le wagon de l'amour, c'est là le souhait porté à la lune, témoin de leur amour que brandit Julie.

Elle se lève, s'habille, rejoint la rue puis part en direction de la pâtisserie. La rue se fait floue, Julie ne voit que les mets qu'elle pourrait choisir comme autant de bouteilles qu'elle pourrait jeter à la mer emplies de messages répondant au langage bien particulier propre aux affects de l'âme. Quel serait son meilleur ambassadeur ? L'éclair a-t-il la carrure de porter ses sentiments : quel devrait-être son parfum ? Le chocolat, le café sont-ils des arômes dignes de l'amour ? Il faut peut-être chercher du côté d'autres rivages pour trouver un digne représentant. Un baba au rhum doté d'un parfum d'Antilles serait plus à même de faire chavirer son cœur ?

Julie s'égare dans ses songes. Son imagination l'amène à considérer au travers d'une vitrine embuée un cercle rouge de framboises cerclé de boudoirs. À sa surface se perdent trois feuilles de sucres, et sur elles perle une fine condensation due à l'espace réfrigéré.

DOUCEURS ET CONFETTIS

Les sentiments de Julie se voient trouver leur habit de soirée. Cette Charlotte sera leur étendard, la matérialisation de leurs aspirations.

Julie repart avec son ticket, la pâtisserie qui sera sienne verra le jour dans la nuit précédant son rendez-vous. Elle l'attendra, sans quoi elle ne se sentirait pas pleinement pourvue pour aller à la rencontre de son aimé. Elle le récupérera à onze heures et son rendez-vous est à treize heures.

DES ATTENTES DE PART ET D'AUTRE

Il est midi. Le ventre tendu, noué, mais empli du frétillement de l'impatience que l'on caractérise par l'image de papillons, Julie va à la rencontre de Darshan avec son petit paquet à la main. Son nœud vacille au vent comme son cœur. Le ruban rouge s'agite à chaque mouvement de balancier au travers du mistral ; il cavale au-dessus des dalles de la rue Rousseau.

Darshan ne tient pas en place au pied de la bâtisse, il révisé sa parure avec minutie.

Veste, barbiche comme il faut, bague, chemise des grands jours, tout est bon pour notre rencontre.

Bague, boucles d'oreilles, gâteau, sac à main, maquillage des grands jours, frange qui décoiffe, tout est là, tout sera parfait, j'en suis sûre.

Julie qui vient de contrôler furtivement dans le reflet d'une vitrine son allure, passe le coin de rue qui la sépare de Darshan.

Leurs retrouvailles prennent place à l'ombre du balcon, sous les effluves fleuris de la jardinière et le zénith d'un soleil clément qui les auréole d'un halo de la couleur du blé.

Les regards sont timides, ils se cherchent avant de se rencontrer sur le terrain impavide de la retenue. Darshan se mord la lèvre inférieure derrière le col de sa chemise avant de se perdre en éloges :

Je suis comblé par la douceur de ta mine taillée dans le grès. L'attente m'a consolé en ton absence par une profusion de visions de ta personne, mais aucune ne rend honneur à ta splendeur...

— C'est très gentil, mais tu pourrais en garder pour quand on sera à l'intérieur, coupe Julie.

— Oui bien sûr, laisse-moi un instant, je vais ouvrir, la clé est dans ma poche... marmonne Darshan en fouillant sa poche arrière.

— Le suspense aura été présent jusqu'au bout ! souligne Julie avec un petit rire, puis elle ajoute : tu es beau sans tes lunettes, ajoute Julie en passant sa main dans les boucles brunes de Darshan. Ça te change de ne pas les porter, c'est des lunettes de vue ?

— Des lunettes de vue, c'est ça, je suis encore plus coquet qu'il n'y paraît, il ne faut

pas se fier aux apparences. Je vais les remettre si tu me le permets. La porte est ouverte.

Darshan pose sur son nez une paire de binocles ronds pincés au bout de fines tiges grises qui rejoignent ses oreilles. Julie sourit devant cet excentrisme. Elle se saisit de la poignet, ne quitte pas du regard son aimé, puis pousse la porte.

S'ouvre à elle tout en douceur et sobriété le repère de la grâce, tout y est agencé minutieusement. Les plis des étoffes pendues aux fenêtres tamisent la lumière d'une onctueuse tendresse. Darshan déleste Julie de sa veste. Il l'accroche sur l'une des patères disponibles. Sur ses voisines dorment des pardessus. Leurs rabats de velours rappellent la texture des tissus qui habillent les poufs qui balisent l'espace et forment des points d'ancrage et avec eux des courants irrésistibles. Julie est troublée par la qualité de l'étoffe entre ses doigts. L'encens et le thé sont servis dans le salon. Leur fumet agit comme un fil d'Ariane qui guide les pas de Julie entre les toiles. À leur surface des tracés noirs prennent source dans des puits asséchés. À leurs pieds des pierres et des bâtons accompagnent une encre venue d'Asie. Les traits sont sinueux et harmonieux, ils s'évanouissent

en volutes ou en racines prises dans le lin. Les lunes, arbres et arcs de triomphe sont les sujets les plus récurrents. Un seul couple est couché sur toile, il danse main dans la main. Leurs mouvements les déforment, mais ne les rendent pas moins beaux. La peinture fait partie des rares œuvres que l'aquarelle irrigue de couleurs en suivant les berges tracées à l'encre de Chine.

Julie se confond en émotions, elle reprend son souffle le long des fenêtres ciselées de moulures. Elle a perdu le nord se dit-elle, chaque mot émit par Darshan la porte, l'emporte, l'éloigne du sol. Sans avoir emprunté ni marches ni ascenseurs, elle jurerait depuis sa fenêtre avoir quitté terre et être à un étage. Au bord de sa fenêtre, Julie ne reconnaît pas la rue Rousseau. Elle s'en retourne soigner ses vertiges avec un bon thé.

Darshan joint sa main gauche à la anse de la théière. Il la hisse à hauteur d'épaule tandis qu'il porte par sa soucoupe la tasse de la main droite. Le nectar traverse les airs ; un doux mélange de lait, de cannelle, d'anis, de girofle, de cardamome et de thé se marie au creux d'une tasse de cuivre.

Les lèvres et le palais de Julie sont comblés. Elle toise son Apollon avec tendresse et reconnaît derrière son épaule un tableau :

C'est « Le lac Ladoga » de Théodore Banzy ! s'étonne Julie en brandissant un sourire amusé accompagné d'un index naïf.

— Oui, Théo est un ami, il me l'a prêté pour la journée. Tu as l'œil à ce que je vois, souligne Darshan en feignant l'aplomb de ceux qui n'ont rien à cacher.

— C'est fou que tu le connaisses, pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? En novembre son expo dans le troisième arrondissement était commentée jusque dans mon service et pour qu'une exposition de peinture soit commentée à l'hôpital, c'est que son succès est colossal.

— *Angelo mio*, je n'aime pas m'épancher sur ma personne. Perdre notre temps sur la matière revient à offenser le vivant qui ne peut se permettre d'attendre.

Julie rougit tandis que Darshan tend une assiette dotée de deux fourchettes au centre de laquelle trône une galette fine et croustillante : un dosa.

Ensemble ils savourent ce doux goût de curry. Cette gamelle agrémentée de motifs ne les épargnera point de la faim, pas plus que de la fin de la journée qui commence à rafraîchir la pièce. Darshan pose sa main sur celle de Julie et plonge son regard dans le sien :

Je tiens à toi, tu sais...

— Je dirais même pour ma part que je t'aime, énonce Julie en balayant le sol du regard.

Darshan se lève, porte ses mains au ciel et attend. Dix longues secondes s'écoulent, puis il s'agite comme si des fourmis l'avaient mordu aux sangs ou que la folie l'avait investi. Il ferme les yeux, inspire et appelle son père. Il réitère sa demande. Rien ne se passe. Il se saisit de ses lunettes et d'un mouvement de poignet les change en clés. Il ouvre les portes qui sont à sa portée, mais elles ne mènent nulle part...

Julie ne comprend pas ce qui se déroule sous ses yeux. La monture des lunettes de Darshan s'est fondue le temps d'un instant en une matière visqueuse qui se rétracte pour s'affiner pour devenir une clé entre les doigts du bohème. Il répète l'opération, la frustration et le nombre d'essais grandissent dans une démonstration de paysages dépourvus de sens.

La colère succède à la confusion, les mots excèdent les nerfs, ils dépassent les intentions. La routine postiche de Darshan s'efface quand la vérité s'expose. Elle est dure à avaler, invraisemblable, comment Julie peut-elle y croire ?

Si cette fenêtre ne te convainc pas, cette porte le fera pour moi. Darshan se saisit de la main de Julie et l'invite à le suivre. Elle reste immobile et la retire. Darshan souffle, il se dirige vers la porte du placard à proximité. Il la ferme et cache par là même les linges de bains qui étaient visibles, il insère une clé de laiton un peu oxydé, puis rouvre le meuble. Une fois le battant de la porte tiré, le placard donne sur un espace de verdure proche du parc Montsouris. Julie est subjuguée, Darshan inspire, il tente de prendre la parole :

Ta colère est juste, je t'ai menti. Il n'empêche que j'ai de bonnes raisons de t'avoir caché tout ça...

— Il n'y a pas de raison qui justifie de faire souffrir ainsi quelqu'un. Et là, c'est le palier de ma porte ? Je vois l'entrée du parc depuis ma porte. Je passe ici et vois cette rue tous les jours, ce n'est pas possible.

— Ça l'est pourtant, je pourrais te le dire dans toutes les langues si tu le souhaites, mais ceci ne nous avancerait pas... répond timidement Darshan. Je ne sais pas moi-même ce que je suis, je ne veux que retrouver mon père...

— C'est ce que tu veux, je ne suis qu'un moyen pour toi ?! sanglote Julie, la voie nouée par l'émotion.

— Non... Darshan se sent petit. Ne sachant pas quoi faire, d'un geste lent et résigné, il présente à nouveau le placard.

Julie ne se fait pas prier une nouvelle fois, elle parcourt les quelques mètres la séparant de son palier. Derrière elle, Darshan ferme la porte, c'est déçu par la situation qu'il ramène chez elle celle qu'il souhaitait conquérir. Julie seule et déboussolée n'a que ses lierres ainsi que son paquet au ruban rouge à la main pour réaliser ce qui vient de se passer.

AU-DELÀ DE LA PORTE

Paupières fermées sur le ciel, Darshan pleure sur son sort. La bulle de velours noir portant la voûte céleste partage sa peine de cœur, sur elle ruissellent des astres fuyants accompagnés de traînées scintillantes. Au milieu du désert Lybique, adossé au doigt de dieu, Darshan s'oublie, le temps passe, il accepte la morsure du soleil dans l'espoir de réchauffer son cœur.

La coccinelle contrainte de quitter son jardin prépare sa diapause. L'hiver rôde, son lit l'attend dans la mousse sous des pétales de fleurs fanées.

Julie fixe sa télé, elle regarde une série-fleuve dont elle a perdu le cours. « Tu ne rates rien, tu vaux bien mieux que ça, par contre tu me sembles fatiguée, il faut que tu penses à prendre des vitamines » dixit Amélie qui reste

pendue à son portable pour maintenir son amie à flot. Elle, elle ne cherche qu'à fuir sa déception. Les dizaines d'épisodes manqués ne l'empêchent pas de chercher en vain dans le malheur de ces personnages torturés un parallèle réconfortant.

Le soupirant souffle tout son souïl, la demoiselle panse ses sentiments après s'être entichée du maladroit rêveur. Une larme ne fait pas une oasis, un glaçon au fond d'un mojito ne forme pas un iceberg sur lequel se réfugier pour échapper à l'accablante chaleur d'un soleil brûlant. Aux côtés de dunes dont chaque grain de sable se consterne de vos choix, il n'y a pas d'autre solution que se prendre en main.

Darshan voit le désert fleurir sous l'averse. Julie renoue avec son quotidien. Elle accueille les brancards dans son service avec leur flot de patients. Le temps passe. L'un sans l'autre, ils sont tiraillés par un manque : un sentiment de gâchis. Jivan prie pour le salut de son génie. Il partage avec lui ses prises le long du Periyar.

Ensemble et pourtant si loin de l'autre, ils trompent l'ennui et leurs sentiments. Il est là, le besoin impérieux de l'autre, l'incapacité à s'oublier ne les lâche pas.

Liqueurs et opiums ne suffiraient pas à mon sevrage après avoir été à son contact.

Je le sens, des années ne suffiraient pas à venir à bout de mes nuits sans songes. Mon rêve, il est derrière les portes.

Julie part chercher l'électrocardiogramme dans la salle de dépôt du service. Ses pas sont rythmés, sa marche militaire habituelle la transporte rapidement devant le local.

Face à lui elle hésite, sa main doute, son bras s'avance lentement en froissant sa blouse. Ses doigts fins se plient et, de ses phalanges, elle frappe gentiment la surface de la porte et murmure :

Darshan, tu m'entends ? Est-ce que tu es là ?

Julie patiente quelques instants, puis pousse la poignée avec le sourire niais d'une adolescente qui s'impressionnerait de par son ridicule. Julie récupère son appareil puis part reprendre son service.

Darshan attise la braise du feu destiné à cuire leurs sardines. Frire du poisson, voilà le programme de la soirée. À cela il n'y a rien à

ajouter, pas d'inspiration ni d'air ni de chansons pour le placide Darshan. La prunelle de ses yeux brille devant le foyer.

Jivan assiste au départ, le ventre vide, de Darshan.

Tu veux faire un tour ?

— On peut dire ça. Je veux tenter quelque chose. L'éternité est trop longue pour que j'y invite des regrets. Je t'emprunte de quoi écrire, je n'en ai pas pour longtemps.

Jivan ne lui répond pas, tant la réponse est convenue. Il se contente de prendre le relais au feu.

Darshan écrit :

Nous et rien d'autre.

Toi et rien que toi.

Les astres peuvent s'éteindre tant que je peux t'éteindre.

Je pourrais devenir muet si tel était ton choix.

Je suis prêt à bouleverser la réalité, m'effacer n'est pas exclu, concevoir un monde nouveau non plus pour que l'on recouvre ce Nous.

Les mots sont encrés : plus rien ne peut les effacer. Darshan s'élance en enjambées

vertigineuses jusqu'à son modeste cabanon à kayaks. Ses lunettes rejoignent sa main puis la serrure du local. L'entrebâillement au pied de la porte s'allume. Darshan y glisse sa déclaration.

Julie dans la salle de préparation voit jaillir de la fente de la pharmacie à morphiniques, un papier dont les mots sèment l'enthousiasme en elle. Mais elle s'y refuse. Ceci n'est que folie, je termine ma perfusion et je rentre, j'ai fait ma part d'heures supplémentaires.

Julie s'engage sur le chemin pour rentrer, le mot serré dans sa main et contre son cœur, elle marche au contact de la caresse estivale. Elle change de trottoir. Trottinant, elle accélère en croyant vaguement avoir vu la chevelure ondulée du bohème de dos sur un banc. Trente mètres plus loin, elle court à la vue de Darshan, il porte à la main un paquet au ruban rouge. C'en est trop ! Il ne peut pas, il n'existe pas, je ne peux pas !

Au prochain croisement, il sort d'une voiture garée le long de la rue de Rungis. À peine est-il sorti du véhicule, qu'il pose genou à terre. Il porte à hauteur d'épaule un petit paquet et son nœud rouge qu'il expose à la volonté de Julie ainsi qu'à la brise.

Les années forment des secondes, l'éternité se décline au pluriel et se bousculent dans de si petites vies. Le ruban de satin s'affole, il ne sait pas où donner de la tête au cœur du maelström. Les possibilités défilent, les potentiels se bousculent à l'ombre des remparts haussmanniens.

Darshan reçoit la marque de dilection sur sa nuque. Un baiser pur, frais comme la rosée, l'a adoubé.

Ses yeux s'ouvrent, quittent les souliers de sa belle, remontent une robe crépue de la couleur de l'orange et larmoient au contact de son regard perlé d'amour.

Ils font un pas vers l'autre. Julie prend le paquet, le tient derrière elle, puis fléchit en avant sous le poids de l'affection. Darshan se penche vers elle et frôle de sa main le bras délicat qui s'élance vers lui.

Le contact de leurs corps éclipse tout Paris. Le trottoir se vide, la frénésie des automobiles disparaît pour laisser la place. Il est immense, leur amour les habille d'euphorie, leurs sentiments transis bouleversent l'ordre en réarrangeant le monde avec plus de beauté.

Julie aime Darshan et Darshan aime Julie, ensemble ils conçoivent secrètement la surprise de l'émerveillement quotidien.

Ils sourient, mais les dalles du trottoir de la rue de Rungis vibrent sous leurs pieds. Elles se fendent et laissent apparaître le linteau du chemin de toutes les obsessions de Darshan.

Le linteau s'accompagne d'une lanterne aux rayons pénétrants. Le bois est couvert de motifs à l'harmonie dépassant l'entendement. Sa présence dégage l'expression d'une force omnipotente. Darshan reconnaît l'accès vers son père qu'il a vu lorsqu'il a réalisé le *mudrā*. Julie est prise entre des feux contraires entre la peur face à un phénomène inconnu et l'aura apaisante que dégage la porte qui perce le trottoir autant que la tranquillité de la vie métropolitaine.

Les passants s'arrêtent et observent, la circulation est à l'arrêt, les fenêtres débordent de curieux.

C'est mon père qui se tient derrière ces battants, explique simplement Darshan.

— Tu veux certainement le rejoindre, répond Julie d'une voix voilée.

— Je ne sais pas si je pourrai revenir.

— Tu en as toujours rêvé, sinon tu ne te serais pas donné autant de mal pour me séduire... Ces mots sont prononcés sur le ton de la résignation sans qu'ils soient investis de conviction.

Darshan est traversé d'un rictus puis pose sa main sur l'éternel bois du pont menant vers son créateur.

— Père, je suis sûr que vous m'entendez, vous qui êtes omniprésent, vous connaissez mes sentiments plus que moi-même. Je vous remercie de m'avoir accordé ce dont j'avais besoin et non ce dont je rêvais, je fais ici le choix du sens et abandonne mes caprices. En faisant de moi un mortel, je vous prie de m'accorder la réalité d'un amour partagé avec l'intensité inestimable de chaque instant.

La stupéfaction n'a plus de limite pour Julie. Elle n'a pas le temps de dire mot qu'un bruit sourd et puissant retentit. Il s'ensuit la chute de l'édifice de tous les enjeux qui ne laisse sur ce monde aucune trace, pas même sa marque sur le trottoir de la rue Rungis. Un désintérêt fulgurant renvoie à leurs activités les passants qui ne semblent guère avoir été marqués par les événements.

Il ne reste que le Bohème et ses deux pieds ancrés dans la réalité. Unie à lui, Julie gardera en tête cette part de fantastique qui vient pourtant de disparaître. Ensemble ils convolent et composent avec la divine mélodie des aléas de la vie.

AU-DELÀ DE LA PORTE

La terre tourne, les astres sont pris dans leurs cycles et ça continue. Ne sentez-vous pas toujours cette distance qui se crée en fermant votre porte ? Y aurait-il un successeur ou serait-ce le temps de la fantasy qui s'achève ?

Sobriété et grandeur ne sont que des
notions.

La distance n'est qu'une histoire de
perception.

Le plus beau des récits est une
anecdote.

Elle compose le quotidien, sans le
savoir, on radote.

Tout autant de bègues que nous
sommes, nous partageons ce goût
commun exceptionnel pour l'affection.

Les sentiments noircissent et
marqueront de leur passage encore des
pages et des pages.



societedeseditionndupoitou.fr

Ce livre a été imprimé en France. La typographie libre Amiri est celle que vous lisez et avez lue tout au long de cet ouvrage. Merci au Docteur Khaled Hosny ainsi qu'à tous les contributeurs de cette typographie pour leur travail. Aux côtés d'Amiri, la typographie libre Unna a donné forme aux titres des chapitres.

Livre imprimé par la Société des éditions du
Poitou en France en décembre 2023 pour le titre
«Darshan».

Suivi éditorial : Eric Rimbault

Mise en page : Karl Forterre

Photographie : Arianna Jadé

Dépôt légal : second semestre 2023

ISBN: 978-2-9588873-3-9

© SOCIÉTÉ ÉDITIONS DU POITOU – 2023

140 Grand'Rue, 86000 Poitiers

contact@SEPeditionimprimerie.fr

